

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Réflexion

Roger Parisot

Volume 15, numéro 3-4 (87-88), 1973

Parole, poème, sacré

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30363ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Parisot, R. (1973). Réflexion. *Liberté*, 15(3-4), 85–92.

Réflexion

* Celui qui prend les mots pour brahman, il peut tout ce qu'il veut, mais seulement dans le domaine des mots.

— Chandogya Upanishad. Livre VII

Une étude du langage, toute réflexion sur le langage, toute question sur le fondement et l'origine, sur le sens et la destination du langage, sur sa valeur sémantique et sa portée ontologique, se fait au sein du langage, utilise le langage, reste langage. Car nul point de vue sur le langage, extérieur au langage, n'existe, et tout point de vue extérieur au langage, d'où peut — (ou pourrait être) — tenu un discours sur le langage, est du coup à l'intérieur du langage. Est-on, de là, lorsqu'on scrute le langage, et qu'on veut tenir un langage sur le langage, condamné à la logomachie, au verbalisme, à la tautologie ? Est-on dupe de la fausse profondeur d'un jeu de miroirs, et se paye-t-on de mots ? Car pour tenir valablement le discours sur le discours, il faut à la fois *sortir* du discours (sinon le discours s'ajoute au discours, il ne l'*enveloppe* pas — au sens de Nicolas de Cues⁽¹⁾) et *se tenir* dans le discours. Le cas du discours tourne-t-il la contradiction, y échappe-t-il, ou sommes-nous gribouille qui se tire par les cheveux pour se soulever du sol ?

Kierkegaard ironise sur l'ambition de la pensée, qui est de penser ce qu'elle ne peut pas penser.⁽²⁾ Ainsi voudrions-nous, par le langage, embrasser le langage même, en rendre compte (dans un certain langage). Et pour cela, dépasser tout

(1) Le « maximum » cusain enveloppe toute chose.

(Docte Ignorance III.)

(2) « Rien philosophiques », ch. III, le Paradoxe Absolu.

langage par un langage qui serait celui d'où tout langage procéderait, et disposer du système de signes d'où toute disposition de signes tire sa signification (c'est-à-dire est « signifiante »). Il y a, dans l'entreprise, quelque chose qui donne le vertige, qui amuse aussi. On songe au grand art de Lulle, à la grande mécanique combinatoire des concepts où l'on prétend piéger d'avance tous les agencements logico-syntaxiques valables possibles.

Les prétentions de la phonologie sont, en un sens, plus comiquement moliéresques que l'ambition du fameux Docteur.⁽³⁾ Algèbre de l'expression, code de tous les codes, les structures structurantes que l'on prétend atteindre sont, dès qu'on les aperçoit, des structures structurées, figées dans les formules qui les expriment. L'enquête ne rencontre que le fait d'expression, jamais l'acte de la parole, que la parole parlée, jamais la parole parlante, car parler de la parole parlante, c'est faire d'elle une parole parlée. Perpétuel échec, vain effort de transcendement ? Analogue à celui du mystique et de la *via negationis* des théologiens où l'affirmation dans et par le langage du caractère ineffable de la déité ou de l'Urgründ boehmien, qui disqualifie le langage et mesure son impuissance, devient cela même qui le qualifie, parce que le seul dire valable concernant Dieu est celui qui dit qu'à propos de Dieu tout est proprement indicible. Comme si la parole, confessant son inefficace se faisait par là même efficace. Encore que là, un au-delà de la parole est cerné, et cette Présence, absente du langage, hante celui-ci en le prolongeant, en le rassemblant dans son sommet, que couronne la syllabe sacrée de l'Indouisme, et qui se flèche dans le « pura-àpura Brahma ». Alors qu'ici, dans ces recherches où se retrouvent linguistes et logiciens, sociologues et cybernéticiens, philosophes et critiques littéraires où c'est une *science* qu'on ambitionne d'établir, un distributeur de toute signification, ici, au contraire, l'au-delà du discours devient aussitôt un en-deça, annexé par une parole plus vide et plus formelle encore, dont la gymnastique est de récupérer ce qui échappe à la précédente parole (ou est dit y échapper — et par une troisième parole, sans doute !)

(3) R. Lulle lui-même, dit le Docteur Illuminé.

Ainsi s'édifie une pyramide de paroles, chaque nouveau degré se présentant comme la clef du précédent, possesseur du sens authentique qu'occultait dans le précédent un sens apparent où s'aliénait le vrai. « On pense au discours marxiste, démystifiant le discours freudien, au discours freudien, décryptant le discours marxiste, perpétuelle démystification mystificatrice de l'un par l'autre, qui s'empilaient naguère dans les revues ». Au sommet, non plus la Sainte Syllabe et le Silence — Mais le discours structuraliste... inachevé, perpétuellement inachevé — et toujours provisoire. On peut alors se demander si, à l'inverse du discours mystique qui devient efficace là où il se reconnaît impuissant, ce nouveau discours n'est pas impuissant aussitôt qu'il s'affirme efficace, pour être devenu alors le pur jeu gratuit d'un formalisme vide de tout signifié.

Si je vais au-delà du langage, je rencontre encore le langage et je m'extasie sur le langage, qui se « transcende » lui-même ! (je me crois « sujet existentiel salvant » l'ego-transcendental Kantien » dans une « expérience vécue »). N'ai-je pas seulement mesuré mon impuissance à sortir du langage ? Encore ceci : toute pensée, c'est-à-dire toute parole suppose résolu (et au moment même où elle le pose) le problème de la double adéquation de la parole à la pensée et de la pensée à l'être. Dire que ce problème est un problème qui concerne justement le langage n'y change rien. Car dire cela, comme dire autre chose, à propos de ce problème c'est toujours postuler que les mots ont un sens, et que l'adéquation en question est assurée. Chez Hegel, par exemple, c'est-à-dire chez un penseur dont le projet est bien de tenir le discours total, celui de la totalité et de la totalisation, le langage révèle le sens (le vrai) d'un réel dont la pensée aperçoit l'authenticité (le rationnel). Ainsi la pensée, médiatrice entre la réalité et la vérité, articule-t-elle l'être et le langage, en fonction d'une double adéquation du discours à l'idée et de l'idée au réel. Je disais : impuissance à sortir du langage. Il faut plutôt parler de l'illusion que le langage est tout, qu'il est le dernier mot de tout. Or le vrai problème est celui du sens. Le sens est au-delà du langage. Il est le projet de dire qui organise la parole actuelle, le non-dit, le jamais-dit ou le pas

encore dit, que la phrase en cours vise et n'atteint pas, n'atteint pas, sinon le discours serait clos. Il n'y a pas de dernier mot. Ce qui compte, ce n'est pas l'univers clos des discours tenus, l'ensemble des signes constitués, sédimentés en coutumes, emblèmes ou codes, stockés dans l'inconscient collectif.

Ce qui compte, c'est le projet de dire, la parole parlante, toujours en avance sur la parole parlée, laquelle ne convient jamais que négativement. Le sens qui habite la phrase, et qui anime la parole est lui-même traduction (ou lumière) d'un fondement du sens, qui se fait sens pour être saisi par la parole. Heidegger a compris cela. Le langage est la maison de l'être. L'être se fait sens pour habiter cette maison. Mais le langage ne vaut que s'il abrite cet hôte. En tant que tel, que système conventionnel des signes, il n'est que la demeure. Inventorier la maison de l'être, si l'on n'y cherche même pas l'être, renseignera peu sur l'être. Et sur le sens — ET que fait la linguistique, sinon étudier la demeure ?

Il n'y aurait ni sens, ni vérité, ni être sans langage nous dit-on. Ni pensée, ni conscience. Peut-être. Il n'y aurait pas non plus de langage sans vie, ni de vie sans matière. Cela ne veut pas dire que le conditionné se ramène et se réduise à sa condition. Il n'y aurait pas non plus de langage sans conscience et sans pensée, on l'oublie un peu trop. Il ne faudrait pas que, tout joyeux d'avoir osé dire que l'homme pense parce qu'il parle, nous en oublions que c'est aussi parce qu'il pense qu'il parle. De même, ou autrement dit, si c'est bien parce que nous parlons qu'il y a du sens, c'est aussi parce qu'il y a du sens que nous parlons. Le dire suppose un « à dire ». Un non dit dans le dire. Et peut-être bien un indicible, qui alimente sans cesse le dire (qui fait que nul discours ne peut clore le discours, ni en fait, ni en droit). Rien n'est dit, et l'on vient toujours trop tôt. Et le langage, qui s'épuise déjà, depuis qu'il y a des hommes et qui pensent, à formuler l'universellement vrai sans en venir à bout ne s'épuise-t-il pas vainement encore lorsqu'il veut discourir sur lui-même ? On distingue le signe, le signifiant ou le signifié, et le sens qui serait soit dans le signifié, soit dans la rencontre du signifié et signifiant ; mais on oublie l'intention signifiante, le projet de

dire qui entoure les signes d'un manchon de « signifiante », le « pressenti, l' » entr'aperçu », la ligne de fuite qui oriente la parole en acte, le sens poursuivi, et qu'on traque avec des mots. A travers des signes qui jalonnent sa démarche, le sujet parlant-pensant tente de faire apercevoir le sens de celle-ci. La parole est la trace que laisse son projet, trace plus ou moins nette ; elle n'est pas ce projet même.

Le langage est le tombeau de l'esprit : le corps de l'esprit y gît embaumé. Ou endormi, comme la Belle au Bois Dormant. Heidegger a raison. Le langage est signe parce que l'homme est signe, et le langage poursuit le sens parce que c'est en l'homme que le sens se perd ou se trouve, se rencontre ou se retire, que l'Etre se dévoile ou se dérobe. Le destin de l'être s'y joue, selon que le langage conduit à cet au-delà de lui-même qui le fait parole vivante, Esprit ou Poésie, ou ne mène à rien dans la trivialité insignifiante du propos anonyme. L'homme conscient est ouvert sur un transcendant qu'il transmet ou trahit par sa parole, qui s'offre et attend, en silence et en Plénitude, qui sera lui-même entendu au-delà des mots, inaccessible aux mots et inaccessible sans les mots — ou qui tombera dans l'oreille d'un sourd (la « parlerie », ou le langage « inauthentique »). (La linguistique « scientifique » ne tiendrait-elle pas le discours inauthentique le plus « sérieux » sur le discours le plus sérieusement inauthentique ?).

Si l'homme est conscient, c'est parce qu'il n'est pas ce qu'il est. Et qu'il est ce qu'il n'est pas. Cela est assuré, et la moindre réflexion phénoménologique en persuade. Mais de même, s'il parle, c'est parce que sa parole n'est pas ce qu'il veut dire, et qu'elle est ce qu'il ne veut pas dire. La pensée, la vérité, le sens sont toujours au-delà, en avant, à côté, éclairant la parole qui les éclaire, lui enseignant son échec permanent, qui est son succès partiel et provisoire, prometteur s'il reste ouvert, décevant dès sa fermeture.

Sens dénote à la fois *signification* et *direction*. En ce sens, le sens du langage serait à la fois sa *signification* immanente et sa *direction* vers la transcendance, vers ce qu'il indique et désigne, au-delà de ce qu'il exprime et signifie (L'Etre « purement et simplement transcendant » d'Heidegger, ou la

« Deité » (Deitas-Gottheit) eckhartienne, tout comme la poésie » chez Nerval ou Hölderlin, etc.). Comme l'Esprit vivifiant transcende et fonde la lettre que son seul contenu immanent fait mourir. Le langage authentique *transmet*. Le langage inauthentique, le code de la route par exemple, ne transmet rien. Il ne véhicule aucun savoir, n'éclaire rien et ne fait rien reconnaître. Il « codifie » des conduites, comme le fait une règle aux jeux de cartes ; il est le modèle d'une certaine littérature de dérision ; il représente l'idéal formaliste du structuralisme, c'est-à-dire le squelette de la parole. Le langage est comme le regard, qui n'est pas s'il ne voit rien. Et interroger le langage ne fera rien voir, — que le langage ait vu ou n'ait rien vu —, empêchera même de voir, car on affirmera là qu'il n'y a rien à voir au-delà, ou que l'au-delà lui-même est récupéré. Tel qu'on s'y prend, ce n'est pas dans le langage qu'on trouvera la clef de l'homme, car la clef de l'homme est tout autant — et pas plus — dans l'homme que l'homme est dans son langage. On ne peut expliquer ni l'homme par le langage ni le langage par l'homme, pas plus qu'on ne peut expliquer l'homme par l'homme et le langage par le langage. Le mystère de l'homme et le mystère du langage ne se dévoilent qu'à celui qui entend le langage du mystère. (Comme François entendait le langage des oiseaux). — Que le langage n'exprime pas une pensée pré-existante, comme on se plaît tant à nous le rappeler — et ce que serait une pensée sans parole, voilà ce que, bien évidemment, nous ne pouvons pas *dire* — cela ne veut quand même pas dire que le langage ne cherche pas à formuler une pensée qu'il débusque, qu'il poursuit et qui anime son effort. Un sens, une vérité sont au bout de sa visée. Seuls ceux qui parlent pour ne rien dire — et s'en font gloire — le constateront. Ils sont nombreux d'ailleurs, car l'espèce des sophistes, des rhéteurs, des critiques impuissants et des cuistres a la vie dure, et prolifère singulièrement aujourd'hui. Pour tout dire, je suis rebelle à cette idée d'une science de la langue, qui intégrerait dans son « métalangage » la langue de toutes les sciences avec toutes les langues dans sa science.

Que la science soit une langue, on le sait depuis Condillac. Cela ne veut point dire, à mon sens, qu'une science de la

langue serait la clef de la science. Car le langage de la science renvoie à un opératoirement réalisable, et la rationalisation du réel qu'il opère est solidaire d'une réalisation du rationnel, sans laquelle il n'est qu'un formalisme axiomatique vide et stérile. Que devient ce réel dans une enquête qui formaliserait ce formalisme même ? Vide et stérilité ne risquent-ils pas d'être le lot de ce jeu aussi vain que gratuit. Kant disait déjà que si les intuitions sans concept sont aveugles, les concepts sans intuition sont vides. N'est-ce pas ce qui risque d'arriver ? Que l'acte humain essentiel, que le point de départ de tout, c'est-à-dire le point d'arrivée de toute réduction, soit déchiffrement ou projection de sens (percevoir, par exemple,) j'en demeure convaincu. Que le destin de tout ce qui pourvoit d'un sens soit de se constituer en langage, je l'admets aussi. Mais que la seule étude de ces langages donne le fin mot de tout, c'est ce dont je doute. Peut-on, en effet, constituer une science qui aurait pour projet de constituer en science l'acte de constituer une science ? Tenir le discours du discours qu'on tient sur le discours ? C'est-à-dire, et j'y reviens, structurer les structures structurantes sans en faire des structures structurées ? On me dit que c'est ce que fait Chomsky. Je lui souhaite bien du plaisir. Mais je m'interroge. Tout ce dogmatisme me paraît fâcheusement ressusciter le scientisme et le positivisme du XIXe siècle, le fétichisme de la science, et jusqu'au verbalisme de la pire scolastique. Discours aveugle, insignifiant, combinatoire de signes dépourvus de sens, systématisation des registres du vide. De réduction en réduction, on se trouve armé d'un outil si simplifié dans sa complexité, qu'il ne sert à rien tant il est conçu pour servir à tout, et qui n'est pas sans évoquer le célèbre couteau sans manche auquel manque la lame. Si le sens vient *par* le discours, on peut peut-être se demander comment le discours vient au sens (c'est-à-dire, par exemple, par la double articulation, l'option paradigmatique et la jonction syntagmatique, etc). Mais il paraît vain de se demander comment le sens vient au discours, se fait discours, car le discours qu'on tiendrait ne serait recevable que pour autant qu'en lui le sens soit déjà investi en discours, et qu'on exploite alors la chose, (ce qui permet certes de dire

beaucoup de choses, mais qui ne dit rien de la chose.) On prétend ainsi résoudre un problème, mais on le suppose naïvement résolu dans les démarches mêmes auxquelles on a recours pour le résoudre. Ou bien, on parle pour ne rien dire. C'est le sens qui fonde et valide les structures, et non pas celles-ci qui introduisent ou déterminent le sens. Sans compter que le langage peut fort bien ne pas avoir sa signification pour sens.

ROGER PARISOT